



HAL
open science

XVIII. Remy de Gourmont dans la tourmente

Vincent Gogibu

► **To cite this version:**

Vincent Gogibu. XVIII. Remy de Gourmont dans la tourmente. Hélène Baty-Delalande, Carine Tr evisan. Entrer en guerre, Hermann, pp.279-295, 2016, 10.3917/herm.trevi.2016.01.0279 . hal-04563848

HAL Id: hal-04563848

<https://hal.science/hal-04563848>

Submitted on 4 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publi es ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou priv es.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

XVIII. Remy de Gourmont dans la tourmente

Vincent Gogibu

DANS **CAHIER TEXTUEL** 2016, PAGES 279 À 295

ÉDITIONS **HERMANN**

ISBN 9782705692698

DOI 10.3917/herm.trevi.2016.01.0279

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/entrer-en-guerre--9782705692698-page-279.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Hermann.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PARTIE IV

RECONFIGURATIONS

XVIII

REMY DE GOURMONT DANS LA TOURMENTE

par Vincent Gogibu
Université Versailles-Saint-Quentin – CHCSC

LE « JOUJOU »

Remy de Gourmont meurt le 27 septembre 1915, non pas au front mais à l'hôpital, des suites d'une sclérose cardio-rénale ayant provoqué une hémorragie cérébrale. Il laisse derrière lui une œuvre dense et vaste, mais aussi le souvenir de celui par qui le scandale arrive. En avril 1891, il publie un article dans le *Mercure de France*, « Le Joujou patriotisme », qui lui vaut son renvoi de la Bibliothèque nationale et l'anathème des tenants de l'esprit de revanche, en tête desquels Henry Fouquier. Et pour cause ! Gourmont s'en prend à l'esprit revancharde si aisément répandu depuis la défaite de 1870 et au faux patriotisme de Déroulède. Les plaies de la défaite de 1870 sont encore bien vives ; la fermeté face à l'Allemagne s'affirme et s'étale dans d'éclatants défilés (comme celui du 14 juillet 1886) animés par le tempétueux général Boulanger. C'est dans ce contexte aigri et revancharde où tous les yeux sont tournés vers l'Alsace et la Lorraine¹ que Gourmont écrit

1. « Vingt ans après la guerre civile de la Commune, mais surtout, vingt ans après la signature de l'Armistice de Versailles entre Jules Favre et Bismarck, et du Traité de Francfort, le 10 mai 1871, qui marqua la perte, pour la France, de l'Alsace-Lorraine, nous sommes en plein dans l'ère de l'après-boulangisme, qui cultive le nationalisme revancharde dès l'école. Le concept de patrie se fait hargneux, défensif et xénophobe, dont on célèbre le "culte obligatoire autant que rémunérateur" (*dixit* Laurent Tailhade) »,

son « Joujou », bien décidé à dénoncer la bêtise de cette attitude. Mais l'article d'une ironie franche et généreuse prône un patriotisme plus intellectuel et militant que celui réclamant, haut et fort, la restitution des provinces annexées. Il s'en prend au patriotisme de Déroulède et non à la Patrie, les deux notions s'excluant. Il écrit :

Personnellement, je ne donnerais pas, en échange de ces terres oubliées, ni le petit doigt de ma main droite : il me sert à soutenir ma main, quand j'écris ; ni le petit doigt de ma main gauche : il me sert à secouer la cendre de ma cigarette.

Puis il poursuit, enfonçant un peu plus le clou :

Inutile, à ce propos, de me traiter de mauvais Français ou même de Prussien ; cela ne me toucherait pas : Kant était Prussien et Heine aussi ; puis je vous demanderais, par curiosité pure, ce que vous donneriez de vos précieuses peaux pour joindre à la France la Wallonie belge ou la vallée de Lausanne, – pays, ce me semble, un peu plus français de langue et de race que les bords du Rhin ? [...] La question, du reste, est simple : l'Allemagne a enlevé deux provinces à la France, qui elle-même les avait antérieurement chipées : vous voulez les reprendre ? Bien. En ce cas, partons pour la frontière. Vous ne bougez pas ? Alors foutez-nous la paix.

Gourmont déplore ce sentiment nouveau de vainqueur sans vanité et de vaincu sans rancune :

La défaite n'avait pas cette conséquence : une nation pleurnichant et hihihant pendant vingt ans, telle qu'une éternelle fillette ; oui, comme une fillette qui a laissé tomber sur le bon côté sa tartine de confitures. Dépurons-nous de ces humeurs ; prenons quelques pilules de dédain qui fassent issir par les voies naturelles ce virus nouveau, dénommé : Patriotisme. Nouveau, oui, sous la forme épaisse qu'il assume depuis vingt ans, car son vrai nom est vanité : nous sommes la civilisation, les Allemands sont la barbarie... Oh !

Thierry Gillybœuf dans sa postface à *Le Joujou patriotisme et autres textes*, n° 367, couverture de Camille Fuger, Éditions Mille et une nuits, 2001, p. 50.

Car enfin, si Gourmont envisage un rapprochement franco-allemand, il le situe dans le domaine de la littérature et des arts. Son patriotisme est du domaine de la culture :

On ne peut, il est vrai, nous dénier une littérature et un art supérieurs à la littérature et à l'art allemands ; mais cet art même et cette littérature, demeurés tout cénaculaires, sont inconnus à nos derviches hurleurs.

Selon lui, si la littérature et les arts sont français, l'érudition est allemande et pour corroborer son point de vue, il convoque Curtius, Mommsen, Sybel et Schmitt. Puis, non sans humour, il ajoute : « Je ne dis rien de la philosophie, rien de la musique : domaines allemands. »

À ses yeux :

Le vrai, c'est que l'intellect germain et l'intellect français se complètent l'un par l'autre, sont créés, dirait-on, pour se pénétrer, se féconder mutuellement : du cerveau de l'Europe, l'un des peuples est le lobe droit l'autre est le lobe gauche, et rien, en ce cerveau, ne peut fonctionner normalement si l'entente n'est parfaite entre les deux inséparables hémisphères.

Ses détracteurs n'auront retenu que le mot « entente » et celui de « peuples frères ». Par son « Joujou patriotisme », Remy de Gourmont dénonce la bêtise véhiculée par Déroulède et ses partisans. Une bêtise galvaudant la notion de patrie en l'associant à celle de revanche et de rancœur. Gourmont, on le sait, se plaît à dissocier les idées. Aussi propose-t-il une autre variante au patriotisme, en tout point à l'opposé de celle de Déroulède et de ses affidés de la Ligue des patriotes. Ce qui l'amène à conclure l'article par un retentissant : « S'il faut d'un mot dire nettement les choses, eh bien : – nous ne sommes pas patriotes² ». De tels propos lui valent d'être montré du doigt et accusé de trahison à la nation (cf. les articles de Nestor, alias Henry Fouquier³).

À telle enseigne que la presse collaborationniste de la Seconde Guerre mondiale récupérera la personnalité de Gourmont à travers l'article du « Joujou » à des fins de propagande (*Inter France, Les Nouveaux temps...*).

2. Remy de Gourmont, « Le Joujou patriotisme », *Mercure de France*, avril 1891, p. 198 ; *Le Joujou patriotisme et autres textes*, n° 367, *op. cit.*, p. 14.

3. Nestor (Henry Fouquier), « Le Dilettantisme », *L'Écho de Paris*, jeudi 26 mars 1891, p. 1, et « Un mot d'explication », *L'Écho de Paris*, 18 juin 1891, p. 1.

Mais ceci est une autre histoire. Et puis, la pensée de Gourmont ne peut s'enfermer dans un modèle binaire, tel « aimer les Allemands *ou* ne pas les aimer ». La réflexion de Gourmont est incapable d'appréhender une situation sous un tel prisme. Là où Léautaud dénonce dans son *Journal* un reniement, il convient de considérer que Gourmont construit sa pensée *contre* cette logique binaire. Il écrit très nettement sa position dans sa lettre à *L'Écho de Paris* en réponse à l'attaque de Nestor parue dans ce même journal le 18 juin 1891 : « J'écrivis au *Mercur de France*, il y a trois mois : "Nous ne sommes pas patriotes." Non, nous (moi, je veux dire) ne sommes pas patriotes contre l'Allemagne, plutôt que contre l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique ou l'Angleterre ; nous ne sommes pas patriotes s'il s'agit d'attaquer ; nous le serions (c'est-à-dire nous ferions notre devoir) s'il s'agissait de défendre nos idées, notre langue, nos mœurs : la Patrie française⁴. »

Faut-il néanmoins rappeler que la France des années 1880-1900 porte sur la création artistique et intellectuelle allemande des yeux avides et attentifs ? Et pour cause. Le pays est en plein wagnérisme, Pierre Louÿs, Judith Gautier, Catulle Mendès se pressent à Bayreuth alors qu'Édouard Dujardin, enthousiaste, mène à la baguette la *Revue Wagnérienne* et que le *Mercur de France*, grâce à Henri Albert, publie les premières traductions de Nietzsche en français. Il faut dire que la pensée de Nietzsche trouve en France un terreau fertile de scepticisme traditionnel (Montaigne), de pessimisme (Lamarck), de déterminisme fataliste (Taine) et de déterminisme aristocratique (Renan)...

DÉCLARATION DE GUERRE

À l'été 1914, lorsque le conflit éclate, Remy de Gourmont se repose chez sa sœur à Coutances.

Je [...] suis dans une semi-campagne et dans la quasi-solitude urbaine d'un jardin clos de murs. Si aucun bruit n'y pénétrait ! Mais l'horreur y est entrée. Quelle aventure et quels coquins idiots ont déchaîné cet ouragan ! Il faut être fort pour n'en pas délirer d'horreur, et je ne suis guère fort en ce moment

4. « Lettre à *L'Écho de Paris* », *Mercur de France*, juillet 1891, p. 2-3 ; repris dans *Correspondance, tome I 1867-1899*, édition réunie, préfacée et annotée par Vincent Gogibu, éditions du Sandre, 2010, lettre 140, p. 227-229.

écrit-il à Octave Uzanne au début du mois d'août⁵.

Le choc est d'une rudesse âpre et l'ébranle considérablement. Il est abasourdi. Entre la parution de l'article qui lui a coûté sa place à la Bibliothèque nationale de France en avril 1891 et l'éclatement de la Première Guerre mondiale, vingt-trois ans d'une vie de labeur intellectuel se sont écoulées. Non sans mal. Mais Gourmont cultive les idées, les dissocie. Et si certains, dont Léautaud, ont jugé son attitude au moment de l'éclatement du conflit comme une regrettable palinodie, il semble que cela soit tout autre. Gourmont, qui manie le paradoxe, demeure dans la lignée de Baudelaire et, bien avant Camus, revendique le droit à l'erreur et à la remise en question. Replaçons les faits.

Depuis 1910, Remy de Gourmont voit sa santé vaciller. Professionnellement, il demeure le héros/héraut du *Mercure de France*, il est également un des acteurs essentiels du monde des revues et journaux, à la fois contributeur et directeur, il dirige la *Revue des idées* dont le but est de synchrétiser science et art, et associe sa signature à de nombreux quotidiens, tels *La Dépêche de Toulouse* ou *Le Temps*. Son influence intellectuelle se fait ressentir bien au-delà des frontières : T. S. Eliot le considère comme la « conscience critique de sa génération⁶ », Fondane rend hommage au « créateur de valeurs⁷ », John Cowper Powys estime son « génie critique » équivalant à « un miracle de clairvoyance⁸ », Aldington le salue comme « le prince des sceptiques⁹ » et Powys, encore, voit en lui « l'anarchiste spirituel¹⁰ ». Georges Palante a bien raison lorsqu'il évoque Gourmont comme « l'un des plus hauts représentants de l'Intelligence française auprès de la culture mondiale¹¹ ». En France, son influence n'est pas moins retentissante, chez Cendrars notamment qui, sa vie durant, rendra hommage au « maître » qu'il s'était

5. Remy de Gourmont, *Correspondance. Suppléments*, édition réunie, préfacée et annotée par Vincent Gogibu, éditions du Sandre, 2015, lettre 141, p. 134-135.

6. T. S. Eliot, *The Sacred Wood*, Londres, Methuen, 1920.

7. Benjamin Fondane, « Remy de Gourmont, créateur de valeurs », *Images et Livres de France*, traduit du roumain par Odile Serre, présentation par Monique Jutrin, Paris-Méditerranée, 2002.

8. J. C. Powys, *Suspended Judgements*, New York, G. Arnold Shaw, 1916, p. 225-226.

9. Richard Aldington, *Selections from all the Works of Remy de Gourmont, published and translated by Richard Aldington*, 2 vol., dessins et bois d'André Rouveyre, Covici, Chigago, 1928.

10. J. C. Powys, *op. cit.*

11. Georges Palante, « Philosophie », *Mercure de France*, 16 décembre 1919, p. 747.

fait alors, au point de prénommer l'un de ses fils Remy. Cependant, Gourmont semble ressentir un léger vague à l'âme. Le philosophe, le « contempteur » doute, un peu plus que d'habitude.

PALINODIE, RENIEMENT DU « JOUJOU » ?

La déclaration de guerre a pour effet d'interrompre quantité de publications, au nombre desquelles *Le Mercure de France* qui suspend sa parution pendant huit mois. Gourmont tire de ses collaborations écrites aux journaux et revues une source de revenus indispensable. Le brusque arrêt de ses ressources financières s'ajoute à son désarroi. Il se retrouve dans une situation proche de celle qu'il a connue en 1891 lorsque les journaux maintenaient porte close à l'auteur du pamphlet anti-Déroulède. L'heure est à la survie.

Il écrit à Maurice Barrès au tout début du conflit une lettre tout à fait révélatrice de son état d'esprit et dont il reprendra mot pour mot les termes dans son article « Alsace-Lorraine » :

À un moment, la Ligue des Patriotes¹² avait pu paraître dangereuse pour la paix. Elle était surtout exaspérante pour ceux qui avaient pris leur parti d'un état de choses de fait qu'ils ne voyaient pas la possibilité de changer à notre profit. Je fus de ceux-là et j'ai à me reprocher un article¹³ où je conclusais, non contre l'idée de patrie, certes, mais contre le gouvernement bruyant qui s'en servait mal à propos et, me semblait-il, indiscretement. C'était une erreur et je m'aperçois maintenant que cette « Ligue indiscreète » n'a pas été

12. La Ligue des Patriotes, mouvement nationaliste fondé en 1882 par Paul Déroulède (1846-1914), l'auteur des célèbres *Chants du soldat* (1872), qu'a fustigé Gourmont. À la mort, le 30 janvier 1914, de son fondateur, c'est Barrès qui en prend la tête.

13. « Le Joujou Patriotisme ». Cette palinodie qu'opère Gourmont quand éclate la guerre va terriblement décevoir et agacer Léautaud qui note dans son *Journal littéraire* (tome I, Paris, Mercure de France, 1986, p. 957), à la fin de l'année 1914 : « Gourmont a renié "Le Joujou patriotisme". Je lis cela dans *L'Action française* et *L'Écho de Paris*, qui fêtent le retour de l'enfant prodigue. Je préfère ne pas aller le voir. Je ne pourrais me retenir de lui dire ce que je pense de ce reniement, quand cet article n'a justement jamais été mieux de circonstance. [...] Au moment que cet article ("Le Joujou patriotisme") prend toute sa valeur, est plus que jamais d'actualité, il le renie, il cède, il croit, il rentre dans le troupeau, il pense comme le premier venu... Tout son dédain, sa méfiance, son scepticisme, son mépris, n'étaient que façade, jeu d'esprit. »

sans influence sur le magnifique mouvement de patriotisme qui a fait se lever jusqu'aux socialistes, et pacifistes français, jusqu'aux anarchistes français dans un mouvement de défense qui portera ses fruits¹⁴.

Gourmont, depuis sa retraite normande forcée « sans autre nouvelles que les journaux¹⁵ », est envahi par « le sentiment du néant¹⁶ » qu'accompagne un soupçon de culpabilité. Il ne fait rien que « d'attendre les nouvelles¹⁷ ». L'époque lui échappe. Le sens du monde lui échappe. Ses idéaux sont mis à terre. Le chantre du doute sent bien qu'il n'est d'aucune utilité dans un tel climat : « Je ne fais rien. Je n'ai, d'ailleurs, plus de journal et je manque de lucidité. [...] Je suis un peu accablé. Je parlais volontiers de la civilisation dans mes écrits. Où est-elle ? Pour moi, c'est la fin non du monde, sans doute, mais d'un monde¹⁸ ». Il écrit le 17 août 1914 à Alfred Vallette (lettre 1062) que « les mesures » de suspension de publication « prises au *Mercur* sont sages » et qu'il les approuve « entièrement » : « Pour durer il faut se ménager et tâcher de franchir ce moment qui est dur. » Puis il ajoute : « Les satires des journaux me font de la peine. Ils en sont au droit, à la justice ! Enfin, c'est peut-être bon pour le peuple. La qualité des canons est plus rassurante ».

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ces propos ne signifient pas que Gourmont est devenu un va-t'en guerre. C'est une constante chez lui de se moquer de ceux qui opposent la droite et la justice à la force. Pour lui, – constat, et non idéal –, c'est toujours la force qui crée le droit. Puisqu'il est légitime de résister à l'ennemi, la qualité des canons est plus efficace que de vaines abstractions. Le 28 août 1914, Gourmont décrit de manière synthétique sa situation à Richard Aldington :

14. Voir *Correspondance, tome I, op. cit.*, lettre 1059, p. 544-545 et « Alsace-Lorraine », paru le 9 décembre 1914 dans *La France*, et repris dans *Pendant l'orage*, préface de Jean de Gourmont, Mercure de France, 1915, p. 55-56, Gourmont reprend mot pour mot ce qu'il écrit ici à Barrès.

15. Remy de Gourmont, *Correspondance, tome II 1900-1915*, édition réunie, préfacée et annotée par Vincent Gogibu, éditions du Sandre, 2010, lettre 1062, p. 546.

16. *Ibid.*, lettre 1061 à Natalie Barney, p. 546.

17. *Ibid.*, lettre 1060 à Richard Aldington, p. 545.

18. *Ibid.*, lettre 1063 à Jules de Gaultier du 21 août 1914, p. 547.

Dans tous les journaux français, on est plein de confiance au moment où je vous écris. Je n'ai aucune raison pour ne pas la partager, quoique... Ce sont des heures bien lourdes que celles que nous passons. Toute vie intellectuelle est arrêtée. On se dévore soi-même. Et tout avenir est affreux, car tout est mort et je ne sais pas si j'en verrai la résurrection. J'étais en convalescence et vous pensez bien que je ne fais guère de progrès vers la santé. Plus de revues, plus de journaux où écrire, je ne fais rien. J'attends. Je tâche de penser¹⁹.

Paul Léautaud est parti en croisade contre Gourmont l'accusant d'avoir trahi le « Joujou patriotisme » et lui reprochant « sa pauvre attitude devant la guerre » à la suite d'une lettre que Gourmont adressa à Vallette. « *Mobilisation* [1914]. – Gourmont est en vacances à Coutances [...]. Il a vu là-bas les affaires de la mobilisation, les départs, les séparations, la fièvre civique. Il a écrit à Vallette. Dans sa lettre, ce mot : “*C'est tout de même beau, la solidarité*”. Lui, le contempteur, l'homme sans parti, le contradicteur perpétuel, le voilà qui célèbre la solidarité. La Solidarité! Il oublie la contrainte, la force, la *potence* en cas de refus²⁰. » Or, à lire la lettre²¹, on constate que la solidarité en question concerne uniquement Berthe de Courrière et Jean de Gourmont, qu'Alfred Vallette avait aidés financièrement à la demande de Remy.

Léautaud considère que Gourmont a renié le « Joujou » et ceci mérite de plus amples explications. Car au fond, comment celui qui a pu écrire dans le « Joujou » :

La patrie, êtes-vous vraiment de ceux qui sentent leur cœur battre, quand, d'un peloton de coureurs abrutis, c'est un indigène français qui se détache et gagne? La patrie, qu'est-ce que c'est? un cycliste, un cheval, une automobile, un transatlantique?

peut-il écrire ensuite :

19. *Ibid.*, lettre 1064 à Richard Aldington, p. 548.

20. Paul Léautaud, *Journal tome I, op. cit.*, p. 956.

21. « Je vous remercie de répondre si bien à ce que j'attendais de vous pour M^{me} de C. et pour mon frère. Nous compterons plus tard quand il s'agira de relever le Mercure de son aventure. Vous pouvez compter sur moi, bien que je sois fortement atteint aussi par la chute brusque de toutes mes collaborations. Je crois maintenant que la solidarité n'est pas un mot sans signification » (*Correspondance, tome II, op. cit.*, lettre 1068, 20 septembre 1914, p. 551).

Mourir pour la patrie, j'ai cru longtemps que ce n'était là qu'une romance guerrière, mais voilà que je ne sais que trop que c'est la plus poignante et la plus noble des réalités.

Ce sont là des propos rationnels. Ceux d'un penseur acculé dans une situation de défense. D'un penseur loin d'être pacifiste, il est vrai. Pour preuve ce *Dialogue des amateurs* écrit en 1908 alors que les Balkans s'agitent dangereusement :

- M. DESMAISONS — [Les antimilitaristes] me navrent, car enfin leur bêtise est aiguë. Il ne s'agit point, à ce moment de l'histoire et, en ce qui nous concerne, d'être ou ne pas être soldat. Il s'agit d'être soldat français ou soldat allemand.
- M. DELARUE — Je ne souhaite point de devenir allemand.

Ah la bienheureuse clairvoyance du philosophe dissociateur d'idée pris à son propre jeu ! Pas de troisième alternative possible dans ce cas ! Et précisément en 1914, subir et devenir une vaste Alsace-Lorraine ou réagir et partir au combat pour rester libre et Français. Voici Gourmont acculé, bien que « la guerre n'a rien de désirable, la défaite l'est encore moins ». Et le *Mercur* de France reprenant ses publications en avril 1915 se trouve dans la même posture. Bien loin de toutes considérations politiques et encore moins guerrières, le *Mercur*

se réveille guerrier. À peine si c'est un choix de sa volonté. Il est guerrier, parce que la France entière est guerrière et qu'il fait partie de la France. Il n'y a pas vraiment place aujourd'hui pour un autre sentiment : il était même inutile d'en tenter l'expérience. On n'eût pas trouvé, même dans les pays neutres, des rédacteurs assez dionysiaques pour sourire avec un dédain ivre parmi les ruines de la civilisation qu'un peuple arrogant (d'une arrogance qui fléchit un peu chaque jour) essaie d'accumuler autour de nous. Il faut se rendre au plus pressé, qui est de secourir cette civilisation qu'on a eu un instant la vision de voir tomber sous les lourdes bottes qui la piétinaient. Quand elle sera debout, bien étayée, nous chanterons encore, nous danserons encore : l'heure n'est pas venue.

Les écrivains de ma génération ont eu ce privilège, dont ils ont peut-être un peu abusé, de pouvoir évoluer librement et d'aller jusqu'au bout de leurs idées et de leurs préférences. Il est à craindre, car cet état était certainement agréable, que les générations qui nous suivent ne retrouvent plus la même

liberté d'allures. Aussi loin que je puisse voir dans le prochain avenir, il m'apparaît barré par de terribles préoccupations de défense, non moins que par un souvenir qui longtemps pèsera sur les volontés. Ce sera un autre monde, j'en ai conscience. Pourtant j'espère aussi que les cauchemars seront vaincus et qu'on saura trouver une méthode où se conciliera le devoir de défendre la vie et le devoir de la vivre.

Gourmont écrit ceci à propos du *Mercur*e dans « Hier et demain », le premier texte qui ouvre *Dans la tourmente* (Paris, Georges Crès, 1916) et qui, en définitive, pourrait tout aussi bien s'appliquer à lui-même.

RETOUR À PARIS

Il rentre à Paris à la toute fin du mois de septembre, les communications par chemin de fer sont si mauvaises qu'il ne peut guère s'exposer dans son état de santé à un voyage de plusieurs jours. Il se met aussitôt en quête de tribune où porter sa provende à un lectorat désorienté. Grâce à Richard Aldington, Gourmont fait paraître dans *Poetry and drama* de décembre 1914 une étude intitulée « *French literature and the War* ». Il propose à Julio Piquet de « donner à *La Nación* quelques réflexions sur la guerre » et, doutant de la pertinence de sa proposition, s'inquiète de savoir si « la guerre occupe [...] là-bas tous les esprits. Y peut-on encore parler d'autre chose? »²². Bien qu'il avoue à André Rouveyre le 20 novembre 1914 « être obligé à des chroniques bêtes pour l'Angleterre et l'Amérique » car tous ses « revenus littéraires ont disparu »²³, ces chroniques bêtes constitueront le recueil *Pendant la guerre. Lettres pour l'Argentine*, paru au *Mercur*e en 1917. Le ton est donné. Sous la forme de petites chroniques sur la guerre au travers de thèmes généraux et parfois anodins, Gourmont saisit le lecteur par son amour de la France et son profond désarroi. Il s'effraie d'avoir, malgré lui, comme happé par le discours ambiant, une « pensée toute militarisée ». Son témoignage est précieux, c'est celui d'un penseur jadis libre confronté à la censure, à la peur de voir ses amis partir au front, qui essaie de comprendre cette « humanité extérieure » qui se déchaîne. L'ensemble de ses chroniques forme une série de recueils aux titres

22. *Ibid.*, lettre 1070, p. 552.

23. *Ibid.*, lettre 1087, p. 564.

évocateurs : *Pendant l'orage* en 1915 (chroniques de *La France*) – ce qui fit dire à Léautaud : « L'orage est venu [...], et Gourmont, pour une fois, s'est trouvé avoir oublié son parapluie²⁴. » Puis, en 1916, *Dans la tourmente* (avril-juillet 1915), en 1917, *Pendant la guerre. Lettres pour l'Argentine* et en 1918, deux textes emblématiques, *Les Idées du jour* et *M. Croquant*. L'observation des titres révèle un *decrecendo* dramatique significatif du cheminement de pensée de l'auteur. De l'effroi et de la stupeur, avec *Pendant l'orage*, *Pendant la guerre. Lettres pour l'Argentine* et *Dans la tourmente*, Gourmont semble ensuite reprendre le cours de ses idées avec des titres moins évocateurs : *Les Idées du jour* et *M. Croquant*.

Pendant l'orage est le recueil de guerre de Gourmont. Et pour cause, c'est le premier. Celui de l'analyse à chaud et au jour le jour des événements et de son ressenti. Le 22 octobre 1914, Gourmont exprime son état d'être fantomatique, sans doute identique à celui de beaucoup d'autres Français :

Il y a entre ma vie présente et le passé un rideau de brouillard que d'un geste je m'efforce parfois de dissiper un instant. Mais il est si épais que je parviens rarement à y creuser une étroite meurtrière par où je puisse, l'espace d'un éclair, apercevoir les choses d'autrefois [...]. Je ne vis pas, je ne suis qu'un fantôme qui flotte dans l'air, sans consistance, sans formes précises, à l'état d'essai ou de résidu de vie²⁵.

Le patriotisme de Gourmont prend racine dans une réalité bien concrète. Autrefois les jeunes auteurs, aujourd'hui l'attachement à la terre, à la terre de France, autrement dit la patrie. Gourmont sent naître en lui la confiance, cette « force invincible²⁶ ». Au côté de l'amertume et du regret. Il écrit à Maurice Barrès le 13 octobre 1914 : « La vie m'a, en effet, appris beaucoup de choses et les plus vraies, quoique les plus douloureuses, en ce temps-ci. Il y a longtemps déjà que je regrettai cet article de mauvaise polémique. Que l'anarchie est loin n'est-ce pas²⁷ ? »

24. Léautaud, *Journal*, *op. cit.*

25. « Fantôme » (22 octobre 1914), *Pendant l'orage*, Édouard Champion, 1915, p. 13.

26. *Ibid.*, « La confiance », 13 décembre 1914, p. 59.

27. *Correspondance*, tome II, *op. cit.*, lettre 1075, p. 556.

La notion de devoir s'impose très nettement dans son article « Souvenir ». Le devoir d'accomplir son labeur agricole jusqu'au bout ; le devoir de défendre son pays. L'intention de Gourmont n'est pas de servir du patriotisme sentimentaliste. Il applique sa méthode déjà rodée dans les *Épilogues* : l'analyse d'un fait, anodin ou non, et sa mise en perspective plus largement. Une sorte de prisme pyramidale du sommet vers la base. Le patriotisme de Gourmont revêt deux caractéristiques : philosophique, c'est le devoir, « ce qui définit la place d'un individu dans le monde » ; la seconde est « d'ordre pratique, le patriotisme est un aménagement, le moyen pour l'individu de rester en phase avec le monde²⁸ ». Léautaud, qui l'accuse de tomber dans « l'illusion et la crédulité », lui reproche également son propagandisme. Nous connaissons le résultat de l'association de la propagande et du patriotisme : le nationalisme. Or, Gourmont semble bien loin de toute tentative nationaliste, et encore moins propagandiste. En 1915, les « singes hurleurs » du « Joujou » ont cédé la place à une France combattante, unanime, dont il faut saluer le courage de ses soldats. Sa volonté est « d'apurer » le patriotisme pour le ramener à sa valeur humainement positive. Pour ce faire, il exprime dans ses écrits un propos à même de « susciter une réflexion sur le maintien d'un ordre » et de « déterminer une force pour l'opposer à l'ennemi²⁹ ».

Le patriotisme de Gourmont n'est pas dénué d'humour. Il raille la psychologie des Allemands qui, bien que « d'excellents théoriciens de la psychologie », « ont quelque mal à saisir les faits particuliers et à les mettre d'accord avec leurs principes ». Il poursuit ainsi sa démonstration : « C'est que, si la psychologie est une science, elle est aussi un art de nuances, de finesses, de pénétration, surtout de bon sens. » Pour aboutir à ce chef-d'œuvre d'ironie :

Il y a un mois et demi à deux mois, un avion allemand fit une excursion sur Rouen et y sema, non pas des bombes, mais des petits papiers d'une teneur fort curieuse. On y mettait les Français, et particulièrement les Rouennais, en garde contre « la perfidie des Anglais » ! Historiquement, la ville était bien

28. Voir Julien Palomo, « Le patriotisme gourmontien pendant la Grande Guerre : un début de mise au point », *Gourmont, Cahiers de l'Herne* n° 58, 2003, p. 117.

29. *Idem*.

choisie pour un avertissement de ce genre. Les Anglais, Rouen, Jeanne d'Arc, il semble y avoir une profonde antinomie entre ces termes³⁰.

L'absurdité n'est jamais bien loin de toute entreprise humaine.

Gourmont, impuissant et pétri d'angoisse, n'a d'autre activité que de témoigner, à l'arrière, de la violence, de l'horreur du conflit. « Mourir pour la patrie, j'ai cru longtemps que ce n'était là qu'une romance guerrière, mais voilà que je ne sais que trop que c'est la plus poignante et la plus noble des réalités. [...] On y voit l'œuvre de mort dans toute son horreur aveugle et comment nous sommes à une heure où les plus jeunes sont les moins sûrs du lendemain » (« Bulletin des Écrivains », 11 novembre 1914). Il demeure cependant lucide et prévoit que, quarante-quatre ans après leur défaite, les soldats allemands feront preuve d'une « résistance tenace. N'ayons de ce côté aucune illusion. Il faudra les piler pour qu'ils se jugent vaincus³¹. »

Dans la tourmente (1916) s'ouvre en saluant la reprise de parution de la revue violette. L'article intitulé « Humanité », un fait hautement significatif par sa dimension humaine et héroïque. Un tout jeune poilu isolé de son groupe peine à rallier ses lignes. Il s'égaré et croise un officier allemand, sur le point de mourir, à moitié enseveli qui l'appelle à l'aide. L'officier dans un dernier rôle lui indique la position des troupes françaises, le poilu égaré reprend à l'ennemi les drapeaux du régiment. Si Gourmont avoue s'être arrêté « à cette anecdote avec d'autant plus de plaisir qu'on ne les multiplie guère dans les journaux, qui ne connaissent que trois notes : l'héroïque, la comique et l'atroce³² », c'est qu'au-delà de l'héroïsme poignant qu'il révèle dans un soupir de soulagement, il n'en dénonce pas moins ainsi la propagande et la censure de la presse qu'il n'aura pas le temps de trop éprouver. L'ironiste n'est jamais bien loin qui veut en découdre avec la « version officielle » des faits.

Il relate scrupuleusement les faits de guerre qui lui parviennent, soit par la presse, soit par des lettres venant du front. Il évoque les scènes de pillage de l'armée allemande non sans ironie, le pillage semblant être chez eux « à l'état de manie ; que, loin de croire qu'ils agissent mal en dérobant ce qui leur plaît, ils se sentent, au contraire, déshonorés

30. « Psychologie » (15 novembre 1914), *Pendant l'orage*, op. cit., p. 37.

31. « Des lettres » (13 novembre 1914), *ibid.*, p. 33.

32. « Humanité », *Dans la tourmente*, Georges Crès, 1916, p. 5.

et fort tristes quand ils n'ont pas volé quelque chose. L'un se lamente devant une belle machine à coudre qui aurait fait tant de plaisir à sa Gretchen ». Goethe lors de la campagne de France s'écriait devant une bibliothèque de livres rares : « Je les ai feuilletés avec émotion et je les emporterai. » Seulement Gourmont prend le contre-pied d'une conclusion trop facile et par trop propagandiste :

Mais est-ce bien là un penchant spécial de la race allemande, et tout soldat en campagne ne se sent-il pas naître ou renaître des instincts ataviques de pillard. Ce ne doit pas être une question de race ou d'éducation, mais une question de circonstances. [...] Les soldats pillaient sans doute avec moins de délicatesse, mais aussi avec moins de virtuosité que les Allemands d'aujourd'hui. Surtout ils ne connaissaient pas le pillage commercialisé, le pillage organisé. C'est ce qui nous semble le plus odieux³³.

Dans « Profits et pertes³⁴ » (30 avril 1915), il tente d'établir la « liste des petits bénéfiques apportés par la guerre ». Curieuse ambition au moment où les listes en vigueur portent davantage sur les morts au combat. Néanmoins, Gourmont, un peu ironique encore et dans une volonté de « plaisanterie » et de « satire », place en n° 1 des Profits : « De vraies allumettes suédoises », en n° 2 : « Paisible jouissance des rues, sans encombrement, sans bruit et presque sans danger, sans odeurs d'autobus », en n° 3 : « Les lettres mettant six jours de Boulogne (sur mer) à Paris », en n° 4 : « Peu de théâtres, peu de soirées, peu de toilettes », en n° 5 : « Plus de littérature nouvelle, ce qui donne le temps de relire l'ancienne et de faire maintes remarques comparatives, très utiles pour la santé de l'esprit », en n° 6 : « Plus de dîners en ville, usage également très utile pour le corps », en n° 7 : « Plus de camelote allemande, ce qui permet de refaire connaissance avec les excellents produits français et anglais. » Il arrête sa liste à 7 et au moment d'entamer celle des Pertes s'aperçoit de son caractère tragique. Il conclut : « Comme nous ne voulions que rire l'espace d'un moment, nous cessâmes le jeu et je n'ai écrit ceci que pour en prolonger un peu l'instant fugitif³⁵. »

En quête d'instant fugitif au beau milieu de la tourmente, Gourmont rend hommage à son ami Apollinaire, « le poète canonnier » (2 juillet

33. « Le pillage », *Dans la tourmente*, *op. cit.*, p. 25.

34. *Ibid.*, p. 16.

35. *Ibid.*, p. 18.

1915) qui garde « au milieu du carnage ou de la tempête des bruits et des éclairs, le soin de rester eux-mêmes et de continuer avec une tranquillité, presque insultante à nos émois, l'exercice de leurs talents ! Ils sont restés eux-mêmes et pourtant ce sont d'autres hommes³⁶ ».

Il y a aussi chez Gourmont du visionnaire et du pessimiste lorsqu'il écrit « Après-demain », le 23 juin 1915 :

Ce n'est pas encore cette fois-ci que l'on verra les dernières horreurs de la guerre aérienne selon toute leur absurdité. Quelques incidents ne doivent pas nous faire illusion. Ils ne sont rien auprès de ce qui se passera plus tard et rien peut-être de ce que l'on peut imaginer. Les Allemands affolés ont parlé de la destruction de Londres. C'est un rêve encore chimérique, mais peut-être que la prochaine guerre le verra réalisé. Ce sera un avertissement pour l'avenir et l'humanité, pour se garer des désastres, commencera sans doute à se réfugier sous terre. La bêtise et la méchanceté humaines s'uniront pour mettre le ciel en interdit. D'effroyables gaz mortels à toute vie, même végétale, l'envahiront, forceront les hommes à fuir. Et où fuir ? [...] Espérons que l'humanité ne résistera pas longtemps à tant de folie. Mais peut-être qu'un couple survivant sera projeté sur le globe terrestre dénudé. Il y retrouvera peut-être un brin d'herbe échappé au poison. Et tout recommencera jusqu'à la prochaine crise³⁷.

M. Croquant (1918) est l'antidote à sa crédulité, sa palinodie. Le texte « tient tête à toutes les accusations de propagande et de relâchement intellectuel³⁸ ». C'est aussi un clin d'œil amusé au « Joujou » puisque *M. Croquant* est très nettement présenté comme une victime de la propagande nationaliste la plus « indécrottable³⁹ ». Avec *M. Croquant*, Gourmont renoue avec ses considérations déliées et philosophiques, avec sa méthode de dissociation des idées dont il prend parfois le contre-pied. C'est qu'il aime à se moquer de ce qui le nourrit intellectuellement ! Il renoue avec les dialogues imaginaires grâce à M. Croquant, le capitaine Lanlaire et l'abbé Curculion. *M. Croquant* dépasse la notion même de patriotisme en dissociant le couple d'idées patriotisme-guerre : « Le patriotisme est de la haine ; quand pourra-t-on en faire de l'amour ? »

36. *Ibid.*, p. 85.

37. *Ibid.*, p. 72.

38. Julien Palomo, « Le patriotisme gourmontien pendant la Grande Guerre : un début de mise au point », art. cité, p. 125.

39. *Ibid.*, p. 125.

Au même moment d'ailleurs, il écrit à son ami André Rouveyre qui est au front : « C'est le moment de s'aimer puisqu'il y a tant de haine dans l'air⁴⁰. »

Quand la guerre arriva, M. Croquant fut saisi d'un patriotisme intense, qui ne déranga que fort peu ses idées, lesquelles étaient d'ailleurs rares et vivaient au large dans son cerveau, quoique étroit. La nouvelle venue fit aussitôt bon ménage avec les occupants, car leur ancien absolutisme se pliait maintenant aux nécessités de l'heure présente. En moins de trois semaines, son vieux mépris des femmes [...] se concilia parfaitement avec une admiration véhémement pour les bonnes sœurs, les dames de la Croix-Rouge et les veuves de provisoires de la mobilisation. Même, passant devant Jeanne d'Arc, il la salua. Dans la suite, après la bataille de la Marne, de laquelle il disait volontiers : c'est inexplicable, un miracle ! il devait faire l'acquisition d'une image de sainte Geneviève [...].

S'il avait été intelligent, il aurait senti que les événements ne retentissaient pas en lui sur un mode particulier, mais, sans en tirer ouvertement vanité, il se croyait illuminé de façon spéciale. Son respect soudain pour Jeanne d'Arc l'inclina peu à peu à une patriotique déférence pour le militaire, contre lequel il avait nourri longtemps une répugnance qui allait à l'animosité. Il n'avait pas immédiatement, car son esprit était lent, lié bien étroitement entre elles ces deux idées, peu lointaines pourtant : la guerre et l'armée⁴¹.

La guerre et le patriotisme ravivent chez M. Croquant une flamme de piété ; or Gourmont craignait grandement une réaction cléricale en Europe, influencée par le protestantisme. Mais ceci est une autre histoire.

Passé le choc de la déclaration et des premiers combats, Gourmont a su conserver la souplesse de sa pensée et sa liberté de ton. Sa pensée de guerre ne s'est pas pliée à celle véhiculée par la presse, et ce malgré la censure. Nous l'évoquons plus haut, Gourmont revendique le droit à l'erreur et celui de cultiver les idées, ceci dans une ferme volonté d'offrir une alternative intellectuelle. Son œuvre est contradiction car elle n'est pas fixité. Elle s'apparente à la maïeutique de Socrate. Elle est esprit en mouvement, réflexion constante, remise en question permanente. Contre la *doxa*, Gourmont revendique la pensée libre. Il appelle au juste milieu – qui pourrait être d'un certain sens

40. *Correspondance, tome II, op. cit.*, lettre 1079 (20 novembre 1914), p. 558-559.

41. « Mr. Croquant et la guerre », *op. cit.*, p. 44-48.

une déclinaison du milieu juste décrit par Jean Schlumberger –, un juste milieu qui s’opposerait à la certitude des foules, une certitude souvent haineuse et fanatique. À l’heure où l’Europe et le monde s’entrechoquent, la vision et la réflexion de Gourmont apportent au lecteur de Paris, Montauban ou Buenos Aires un matériau de choix. Un matériau brut certes, mais considéré avec objectivité et indépendance d’esprit, loin de la censure et de la propagande. L’entrée en guerre de Remy de Gourmont est celle du philosophe qui observe et essaie de présenter une analyse aussi pertinente que juste. C’est également celle de l’homme blessé et meurtri de voir ses proches au front. Sa santé, autant que ses espérances, chancellent et la mort l’emporte le 27 septembre 1915, privant ses lecteurs de *La France*, du *Mercure* et d’ailleurs de ses réflexions sur le conflit : « La guerre tue plus loin que sur les champs de bataille⁴². »

42. Pierre Louÿs, « Remy de Gourmont. Hommages de M. Henri de Régner, de l’Académie française et de M. Pierre Louÿs », *La France*, n° 268, 30 septembre 1915, p. 1.